

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 14

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La musique à l'Étranger

ALLEMAGNE

9 mars.

Vous dirai-je que MM. Henry Cain-Jean Nougès ont conquis Berlin? Non. Sauf le tableau du cirque, pour lequel la pièce a été montée à la Kurfürstenoper, on a sifflé, hué, chahuté les « quovadismes » mélodiques et instrumentaux dont « la complète impuissance » du compositeur a pourvu les tranches mélodramatiques extraites de Sienkiewicz par le librettiste avec un art consommé des effets immanquables. A Dresde, en revanche, M. von Schuch, après bien d'autres, donnait *Louise*, et le « roman musical » de Gustave Charpentier, qui a du moins le mérite de fixer une note particulière du sentimentalisme français, a remporté là, comme partout, un plein succès. Evidemment, le public qui fait les salles de théâtre, n'y va pas souvent pour la musique, et la musique qui l'amène à vibrer n'est pas toujours de celle qui se supporte à la salle de concert. On le voit de reste quand arrive en tournée le premier toréador... pardon, ténor, du Théâtre royal de Madrid ou du Théâtre San Carlo à Naples. La foule qui accourt est celle qu'on ne voit jamais à une séance de musique, et certes il faut une éducation que nous avons heureusement perdue pour endurer sans nausée « l'aurora di bianco vestita » de Leoncavallo ou le « Vieni! anima mia » de L. Denza; sans compter que le Rossini, le Puccini, le Donizetti et le Bizet, passé aux mignotises de ce gueuloir, qui n'en est même pas un, devient d'une vulgarité facile, douceuse, écœurante. Mais cela prend; on applaudit, on trépigne, on bisse. Et M. Emilio Peréa n'a pourtant pas ce qu'on pourrait appeler de la voix; son émission est pénible sur toute autre syllabe que *a*, dès qu'il sort de son médium, en haut où en bas. Seulement il possède l'art, le grand art de ces chatteries miaulantes dont le spectateur des scènes de passion aime la caresse enjôleuse et dont le chatouillement est quasi nécessaire à la détente spasmodique des acclamations. Aussi les princes se dérangent, ceux du sang et ceux de la critique, et les intendants généraux des théâtres... et la foule est assurée d'en avoir eu pour son argent, même à prix doublés.

Dieu merci, nous avons eu aussi des tournées moins bruyantes, et chose remarquable: toute une série de solistes français ou du moins d'école française. Je suis heureux de constater qu'ils furent presque tous excellents, pianistes, chanteurs, violonistes. Inutile de faire l'éloge d'un Thibaud, encore que son programme... mais passons. Vous ignoriez sans doute Mme Faliero-Dalcroze? Inscrivez son nom. Elle est parfaite dans les chansons fraîches, presque populaires et si réconfortantes, si morales (*File ton rouet, ma mie, le travail est bon — Travaillons en chantant, travailler c'est la vie*) d'un compositeur de Saxe, Emile Jaques, qui joignant l'exemple à la parole s'occupe précisément de faire travailler, dès l'enfance, en chantant. N'oubliez pas d'aller à l'inauguration de son lointain institut, cet été. Pour ma part, j'aime le chant et le brio de Mme Dalcroze dans un *Hopak* de Moussorgski ou dans *Revenez amours* de Lully, plutôt que dans les *Lieder eines fahrenden Gesellen* de Mahler, encore que ceux-ci furent tout aussi délicieusement accompagnés par la pianiste, Mme Chéridjian, au talent merveilleusement cultivé.

Mlle Gertrude Taber est une cantatrice à la voix de velours, mais de velours qui fait portière et que l'on voudrait tirer pour entendre un son clair; à cette « sombreur » près, de la force, de la sûreté. Mais quel programme! quel goût! olla podrida elle-même! M. Robert Schmitz en paraissait gêné, lui qui nous revenait — depuis le Festival français — avec les *Jardins sous la pluie*, les *Collines d'Anacapri*,

les *Minstrels*, ceux-ci inédits à Munich, et qui, en compagnie de M. Tourret, exécutait la *Fantaisie-Sonate* de M. Ch. Doumergue, une belle pièce montée, du moule franckiste, et dont les bruits successifs sont curieux. M. Schmitz exagère un peu les effets de force.

Mme Marie Leroy et M. Maurice Dumesnil surgissent en apôtres de M. Em. Moor : chants, intermezzis, transpositions de Bach, tout leur programme est du compositeur hongrois, lequel accompagnait en personne, *incognito*. Il put se déclarer satisfait de la sincérité du succès. Mais le mérite en revient pour une grande part à ses interprètes : quels intelligents et sérieux musiciens ! Rares fois pianiste m'est apparu aussi uniquement préoccupé de l'œuvre qu'il rend et aussi maître de son exécution : clarté, puissance, délicatesse impeccables dans l'attaque et dans le phrasé. M. Moor compose dans toutes les langues ; c'est ce qui excuse certaines tournures de ses phrases un peu trop Berlitz-School ; et, quant à la « blanche bobine » de Leconte de l'Isle, elle détient un comique involontaire auquel un musicien français ne se serait pas trompé. Mme Leroy a prêté à ces chants les charmes irrésistibles de son alto très travaillé, ample, étoffé, moelleux.

Une autre virtuose du piano et remarquable artiste, Mme Sanda-Droucker, semble se faire une spécialité de jeune musique française. Son exécution des différents jeux de notes de M. Debussy atteint certainement à tout ce que peut donner ce genre qu'on assimilera avant longtemps, et pour y trouver moins, beaucoup moins de musique, à tel *Lied ohne Worte* mendelssohnien et à tous les *jets d'eau*, *sources*, *prédications aux oiseaux*, etc., de Liszt ; la répétition du procédé en devient fastidieuse et la remarque s'impose que plus le musicien emploie de notes moins il a à dire dans le fond, tout comme les personnes qui jacassent continuellement sont celles qui ne prennent jamais le temps de penser.

Sur le Quatuor Capet l'opinion est unanime, de Berlin à Bucarest : on assiste à un miracle ; ces Messieurs s'élèvent au-delà de toute comparaison, tant pour le fini du rendu, la perfection de l'ensemble, que pour l'interprétation générale, même lorsqu'elle s'écarte, par exemple, avec Beethoven, de la tradition nationale allemande.

Enregistrons encore à la hâte : l'exécution magistrale de la VI^e de Mahler, à **Dessau**, par M. Franz Mikorey. Le succès extraordinaire, à **Prague**, de *Pelléas et Mélisande* d'Arnold Schœnberg. A **Dresde**, la III^e symphonie d'Alexandre Scriabine, intitulée le *Poème divin*, et une première : celle de la ballade *Ebbe Skammelsen* de K.-A. von Klenau. Sous la direction de Ferd. Lœwe, au Konzertverein de **Munich**, la *Sinfonietta*, op. 27 du directeur actuel du Mozarteum, M. Paul Gräner : un diminutif de symphonie en un seul mouvement, pour le quatuor à cordes avec harpe, d'une jolie musicalité, pleine de sentiment et d'heureuses sonorités, œuvrette de bon aloi qui ne prétend à rien de plus que les moyens employés ne fournissent, mais qui épuise ses ressources avec goût et mieux que de l'adresse.

MARCEL MONTANDON.

AUTRICHE

Les Viennois

L'étranger connaît mal ou ne connaît pas les compositeurs de la Vienne actuelle. En effet, soyez sûrs que si l'on parle une fois, en dehors de nos frontières de compositeurs viennois, il s'agira ou bien de Gustave Mahler, qui nous fut enlevé si tôt, ou bien de l'un des « maîtres » de l'opérette, Lehar, Oscar Strauss, Eysler, Granichstätten dont le nom seul évoque l'éternel trois temps de la *Veuve joyeuse*, de la *Divorcée*, ou du *Comte de Luxembourg*. Or, une entreprise toute récente s'est donné pour tâche de révéler le nombre et la valeur des compositeurs de la « Jeune école viennoise », en consacrant à chacun d'eux un concert entier, bien fait pour

éveiller et retenir l'attention. Il serait impossible, tant ils se sont trouvés nombreux, de vouer à chacun de ces jeunes une étude critique et esthétique, dans le cadre d'un article de revue. Aussi, après avoir mentionné les principaux d'entre eux : les Arnold Schönberg, Richard Mandl, Dr Richard Stör, Friedrich Mayer, Mittler, Dr Egon Wellecz, Korngold, Max Jentsch, Rob. Gound, G. Grube, Hermann Grädener, von Wöss, etc., nous bornerons-nous à caractériser brièvement ceux dont les œuvres ont été entendues récemment¹, nous réservant de revenir plus tard sur les autres.

Richard Stöhr est professeur à l'Académie I. et R. de musique, à Vienne. Médecin avant de s'être voué entièrement à la musique, il est un de ces heureux dont le charme se révèle par le naturel et l'aisance des harmonies qui soulignent, sans insister trop, la grâce délicate des mélodies. Stöhr a déjà écrit un grand nombre de mélodies, d'œuvres chorales, de pièces de musique de chambre et de morceaux symphoniques. Son dernier concert, auquel Henri Marteau et Alfred Grünfeld prêtaient le concours de leur talent, nous apporta toute une gerbe de nouveautés : une superbe *Sonate en sol maj.*, pour piano et violon (jouée en maîtres par H. Marteau et par l'auteur), cinq petites pièces mélodieuses pour le piano où le jeu de Grünfeld remporta tant de succès que le pianiste n'hésita pas à les faire figurer, peu après, au programme de son propre concert. Nous espérons retrouver fréquemment désormais, dans les concerts, le nom de M. Richard Stöhr.

Franz Mittler est un jeune homme de dix-huit ans qui vient à peine de passer sa « maturité ». Il est actuellement l'élève du prof. Guido Adler, à l'Institut de sciences musicales de l'Université de Vienne. Nous connaissions déjà son talent par des pièces d'orchestre restées manuscrites, mais dont une exécution, il y a quelques années, avait frappé les musiciens par l'originalité délicate de l'invention et la finesse de l'instrumentation. Cette fois, nous n'avons entendu de lui, en plus d'une nouvelle *Sonate de violoncelle*, que des *Lieder* dont deux (*Ich und Du* et *Polnisches Volkslied*) ont particulièrement plu.

Avec *Friedrich Mayer* nous voici de nouveau dans le domaine du lyrisme, et ses *lieder* sont au répertoire de la plupart des cantatrices. Parmi les nombreuses mélodies dont un concert récent nous valut la première audition, signalons surtout le *Sonntags-Freuden* sur un poème de Martin Greif, qui montre l'inspiration de Mayer sous son jour le meilleur.

Richard Mandl, qui est né à Prossnitz, en Moravie, a fait ses études musicales aux conservatoires de Vienne et de Paris. Il vit, à Vienne, d'une vie minée par la souffrance en dépit de ses trente-cinq ans à peine, et considère son art comme un dieu dont il chante la grandeur et la magnificence en des accents d'une vigueur et d'un enthousiasme extraordinaires. L'Orchestre de la « Société des Amis de la musique » donnait, il y a peu de temps, son *Hymnus an die aufgehende Sonne* (orgue, orchestre et deux harpes) dont la jubilation finale aboutit à un crescendo qui semble atteindre les limites mêmes du pouvoir expressif de la musique. C'est ainsi que l'on chante le soleil, lorsqu'on a l'intuition que, bientôt peut-être, on n'en percevra plus le divin éclat. Au nombre des œuvres antérieures de R. Mandl : un magnifique *Quintette* pour piano et archets et une grande œuvre chorale, *Griseldis*, dont Vienne entendra bientôt une seconde exécution.

L'espace restreint nous oblige à mentionner seulement, pour aujourd'hui, deux événements de haute importance : le concert de Joan Manen, qui fit sensation, et l'exécution de la *VIII^e symphonie* de G. Mahler, par un ensemble d'un millier d'exécutants. Nous y reviendrons prochainement.

Dr H.-R. FLEISCHMANN.

¹ Nos lecteurs nous sauront gré de leur dire que la plupart des œuvres mentionnées par notre distingué collaborateur, ainsi que d'autres encore des mêmes auteurs, ont paru dans l'*Edition universelle*, S. A. (Vienne et Leipzig).

